**Université d’automne de l’AFEF**

**Troisième journée : Table ronde**

**« Quels espaces de formation reconstruire ? Pour quels choix dans les classes ? Quels savoirs et pratiques professionnels sont nécessaires pour accompagner les élèves dans leur diversité ? »**

**Participants**

* Jacques Bernardin, président du GFEN
* Marie-France Bishop, UCP et Espé de Cergy-Pontoise
* Jean-Charles Chabanne, Ifé de Lyon
* Jean-Pierre Cuq, président de la FIPF
* Marie-Laure Elalouf, UCP et Espé de Cergy-Pontoise
* Viviane Youx, présidente de l’AFEF, animatrice de la table ronde

**Introduction :**

Viviane Youx exprime sa satisfaction de voir l’aboutissement de ce temps de travail offert par l’UA. Cette université a réuni de belles énergies, et la dimension internationale est enfin concrétisée par la présence des collègues du Bénin, du Gabon, du Liban, du Maroc et du Portugal.

Le thème de cette troisième journée portait sur les pistes de renouvèlement de la formation à induire des travaux précédents. V. Youx rappelle qu’un des vecteurs de formation est le site de l’AFEF, et invite les participants à envoyer des propositions qui seront mises en ligne. La FIPF, partenaire de l’AFEF, a elle aussi une plateforme qui diffuse des informations et des outils pratiques, sans omettre le portail de la francophonie ([www.francparler-oif.org](http://www.francparler-oif.org)).

J-P. Cuq, président de la FIPF, représentant de la francophonie, présente la commission de FLM qui réunit les collègues du Québec, de Suisse et de Belgique, appelés à avoir une aura au niveau de l’espace francophone. Il met l’accent sur la complémentarité de la FIPF avec l’AFEF, qui doit être la figure de proue de la francophonie pour la France.

Il annonce les deux congrès de la FIPF : cette année à Hammamet en Tunisie et en 2016 à Liège (appel à communication déjà ouvert).

**Table ronde :**

Viviane Youx rappelle les questions posées aux participants :

« Quels espaces de formation reconstruire ? Pour quels choix dans les classes ?

Quels savoirs et pratiques professionnels sont nécessaires pour accompagner les élèves dans leur diversité ? »

**● Jacques Bernardin** a assisté à l’atelier « dans la classe ».

Son intervention ne se veut pas un compte rendu stricto sensu de l’atelier. Il tient à présenter ses propositions, nourries des réflexions échangées dans l’atelier.

Quels sont les savoirs et pratiques professionnels nécessaires pour accompagner les élèves dans leur diversité ? Si l’enjeu est de garder l’horizon d’une démocratisation d’accès à l’écrit, qu’est-ce qui fait résistance au changement ?

1. **Il y a nécessité de déconstruire les habitus sédimentés**

 C’est une évolution, ou une révolution, dans les modes de faire mais surtout dans les modes de pensée : dans la perception des élèves et de leurs capacités potentielles

Les résultats des élèves sont en grande évolution. Or on entend dire qu’ils manquent de vocabulaire, ne savent pas écrire… etc. Il y a une naturalisation des difficultés et/ou un fatalisme. Des approches globalisantes et fatalistes surplombent les modes de faire des élèves  et c’est ce qui peut expliquer les stigmatisations. Pour dépasser ces explications naturalistes, il faut introduire dans la formation une perspective autre : une anthropologie (Goody, Lahire…). Comment construire un changement de rapport aux objets du savoir, à la vision du monde, à la culture écrite…? Une perspective anthropologique mais aussi sociologique : les travaux de recherche sont nombreux qui permettent de rentrer dans la posture des élèves et de se décentrer des savoirs pour aller vers les modes d’apprendre et de juger. Ces modes de penser, on n’en hérite pas : cela se construit.

Il est essentiel de comprendre les différences entre les milieux populaires, où l’écrit renvoie moins au plaisir esthétique qu’à la réalisation de projets, et les milieux aisés : les mobiles d’utiliser l’écrit, par exemple, pour l’enfant de milieu populaire, transparent, sans sens, alors que l’autre sait qu’on lit et on écrit pour….

C’est de cette perception que découlent les situations proposées aux élèves. Quelle est la nature des situations dans lesquelles sont placés les élèves ? Trop souvent on fonctionne sur de nombreux implicites qu’il faut rendre explicites et visibles.

1. **Il y a nécessité de sortir d’un enfermement formaliste (les programmes à boucler et la prévalence de l’étude de la langue)**

Donc former, c’est changer le rapport aux instructions officielles, ne plus les lire à travers le prisme de la normalisation linguistique qui exige des élèves à se soumettre ou à se démettre. Avec le risque d’en venir à ce que *« Bien parler ce serait abdiquer »*, comme le montre l’exemple de cet élève interviewé (film sur l’histoire de jeunes sans emploi) : «*A l’école, dit-il, je refuse leur manière de parler. Ils veulent nous changer, changer notre façon de parler, de penser : je veux m’instruire mais pas me changer*». C’est dire qu’ils ne veulent pas jouer le jeu de l’école, si c’est au prix de la trahison de soi.

Il faudrait mettre en œuvre des situations langagières qui mettent en jeu la nécessité de se faire comprendre, sans ambiguïté.

Or les rapports successifs de l’inspection générale nous disent qu’il y a trop peu d’écriture dans les classes ou qu’elle est trop liée aux contrôles. Les évaluations PISA le confirment. Une conception restreinte de l’écriture, du côté de la copie ou de la graphie et où les élèves croient qu’ *« écrire c’est dire ce qu’on pense »*, conduit à la négation de l’écriture

Car on écrit pour réfléchir, pour mieux penser ce qu’on a à dire, structurer, conceptualiser. L’exercice de la pensée fait réaction sur le langage. Seule l’expérience réitérée permet de l’éprouver.

Il faut sortir du formalisme qui prévaut à l’apprentissage.

1. **L’objectif de la formation c’est aussi changer le rapport que les professeurs ont eux-mêmes à l’écriture**

À cet effet, il faut s’engager dans une recherche d’homologie entre la formation et les pratiques d’enseignement à développer : ateliers d’écriture, par exemple…

Il faut éprouver soi-même la fonction cognitive de l’écriture qui est une ressaisie structurante de soi, faire attention aux tâches de bas niveau, plus complexes qu’on ne croit (pratiques de copie, de graphie…). Tous ces implicites et ces techniques mises en œuvre, ne sont pas suffisamment pensés, travaillés pour que les élèves accèdent à l’autonomie.

Il faut passer par des modalités qui sortent des pratiques habituelles :

* L’écriture collaborative, qui passe par la rencontre l’autre, la socialisation….
* Des pratiques d’écriture où la question du destinataire à est posée (c’est la force de la pragmatique : changez le contexte, vous allez changer le rapport …).
* Mais il faut aussi un autre accueil des textes à construire : problème de la notation où les erreurs sont vues comme des dysfonctionnements. Or pour progresser l’élève a besoin que le professeur le laisse revenir sur son écrit et « se retire » (professeur en retrait)

Cela enjoint de pratiquer une évaluation qui « donne valeur », dans et pour inscrire une perspective de progrès, pour chacun et pour tous.

**● M-F Bishop,** à la question « Quels espaces de formation reconstruire ? »,propose trois chantiers :

1. **Envisager la formation sous son aspect de transversalité**

Or elle est pensée actuellement sous la forme de la segmentation, en découpages : on pense qu’il y a des savoir-faire spécifiques à des niveaux. Or cela se discute …

Il y a de véritables problèmes : les professeurs sont formés en grammaire, en littérature … et non sur le « lire, écrire » qui est au cœur de leur enseignement. Les acquisitions se font alors soit dans la pratique quotidienne, soit dans l’influence des pairs…

La formation ne prend pas en compte les apprentissages dans la continuité. C’est ainsi que les enseignants de collège ne connaissent pas ce que sont les apprentissages élémentaires : comment on apprend. Par habitude ils jouent sur la répétition (les mêmes notions, exercices…).

1. **L’épaisseur de la formation**

Comment s’emparer d’objets didactiques ? Didactiser, c’est connaitre avec précision l’objet enseigné, c’est aussi savoir comment cet objet s’apprend. L’on ne peut organiser son enseignement qu’en fonction de ce que l’on sait de cela.

L’écriture occupe un temps relativement important au CP (30%). Mais quelles sont les tâches données aux élèves ? calligraphier… copier…

Massivement, ce que l’on demande aux élèves c’est du « transport-copie » : les mots sont affichés, on va les chercher et on fait du texte. Ce n’est pas l’activité complexe d’écriture qui suppose  mise en texte, planification, révisions… Le texte est reproduction d’un texte existant.

Les formateurs eux-mêmes doivent être très pointus sur les objets qu’ils travaillent (activités, procédures, objets donnés, tâches, supports qu’ils donnent aux élèves…). L’enseignant doit être conscient de ce qu’il fait et de ce qu’il vise.

1. **Les urgences**
* L’espace : qui forme qui ?
* La question des formateurs de terrain

À quel moment définit-on un référentiel (ensemble de connaissances et compétences nécessaires pour former) ? À quand un référentiel de formation de formateurs ?

* La formation tout au long de la vie.

Il est nécessaire que l’AFEF soit partenaire discutante pour travailler sur cette construction.

**● M-L Elalouf** renchérit sur la question de la transversalité : question centrale qui conduit à penser les espaces de formation.

Elle insiste sur le rôle de l’écriture dans la formation. Une « formation diplômante » amène à l’élaboration d’un mémoire, à l’expérience d’écriture dans laquelle il y a une co-construction entre formés et universitaires : c’est un espace d’écriture commun avec la recherche de ressources communes et l’interrogation de l’un par l’autre pour produire un écrit de caractère professionnel.

Elle analyse un exemple d’écriture professionnelle, le mémoire d’une stagiaire du Master « Formateur d’enseignant ». C’est à la fois une « pratique réflexive » et un travail collaboratif.

Il y a donc des modalités d’écriture qui peuvent faire vivre des espaces décloisonnés : il y a nécessité de faire connaitre les expériences. Le site de l’AFEF pourrait créer ces espaces de formation.

**● J-C Chabanne**  propose trois entrées-clés qui fonctionnent :

1. **Oser !**

**Chercher** : le dispositif recherche-action existe depuis 20 ans mais on en connait les limites. On n’a pas encore appris à faire confiance aux acteurs : dans la crise actuelle il y a du désarroi mais il y a aussi un espace d’action et de prise de risque

**Autoriser**, « auteuriser »… développer le pouvoir d’agir des acteurs.

1. **Outiller**

Proposer aux enseignants des boites à outils (intelligents, compacts…). Il y a un effet de formation en retour… par l’usage d’instruments bien choisis…

L’exemple de nos collègues étrangers, mais aussi ceux qui sont isolés : ils ont accès à internet. Ils ont besoin d’outils, même si ce n’est pas suffisant.

Certes, c’est du bricolage, mais annoté, adapté, ajusté par l’utilisateur… ces instruments sont particulièrement utiles au moment où l’on rentre dans le métier.

Mais les outils ne suffisent pas à déclencher ce pouvoir d’agir.

Donc

1. **Collaborer, travailler ensemble**

Où apprend-on à travailler, si ce n’est en se regardant travailler… ?

Les Professeurs formateurs académiques (PFA) vont redécouvrir cela : voir l’agir professionnel est un vecteur puissant de la formation de tous les métiers (voir les internes à l’hôpital, les stages en entreprise…).

Pourquoi ne voit-on aucun étudiant dans un collège… ? Pourquoi ne pas accorder à un jeune la possibilité de remplacer l’enseignant, qui, ainsi, pourrait faire de la formation continue ?… Il faut reconstituer ces espaces, subvertir, détourner…

* Les modalités ? Innovation : recherche-action, formation-pilotage.

C’est de l’ingénierie coopérative. Pourquoi ne pas baser notre travail là-dessus ? On a des exemples dans le milieu hospitalier, dans les exemples internationaux… Cela existe, on a la possibilité de le faire.

Mais il faut traiter de l’objet qui nous concerne : l’élève.

Où peut-on voir des élèves, traiter de leurs difficultés et voir la complexité du métier, sinon dans les classes ?

Comment fait-on pour faire passer cette complexité ? Pour observer et comprendre ces gestes complexes et imbriqués ? Comment faire saisir l’insaisissable du geste ?